

BELLA

SONNET

C'est une femme blonde, au maintien orgueilleux,
Un type charmant, qu'eût admiré Véronèse :
D'enivrantes langueurs voilent ses grands yeux
[bleus,
Et sa joue en fleur a l'incarnat de la fraise.

L'inspiration brille à son front gracieux ;
Quand elle me sourit, je me sens frémir d'aise :
Sa voix a des douceurs qui font songer aux cieus,
Et son cœur de poète est chaud comme la braise.

Elle aime à cultiver la musique et les vers,
A rêver sous le dais des grands feuillages verts,
A contempler les flots que le vent des mers
[frange.

Je l'ai connue, un soir, dans son salon doré...
Et, depuis ce temps-là, cette femme aux traits
[d'ange
Verse un baume odorant sur mon cœur ulcéré.

W. CHAPMAN.

LE TREFLE

LÉGENDE IRLANDAISE

C'était un rude chef que "l'ardriag" ou prince
O'Mahoreg, une rude tribu que le seph de Port-
Rush à laquelle il commandait.

Pillard et batailleur, féroce et païen forcené,
le redoutable "ardriag" ne rêvait que combats,
rapines, voluptés grossières et sacrifices hu-
mains.

Grand, disent les chroniques du temps,
comme un jeune pin, et robuste comme un vieux
chêne, le géant faisait peser la terreur sur toutes
les tribus voisines.

Rien que son aspect suffisait pour inspirer
l'effroi ; ses moustaches rousses et hérissées, sa
longue barbe inculte aux reflets ardents, ses
cheveux relevés en touffe au sommet du front,
son manteau et sa casaque de peaux de mouton
noir, ses longues chausses en cuir jaune, son
haut bonnet conique d'où pendait sur ses épaules
une queue de cheval, et par-dessus tout le
sombre éclat de ses yeux d'un vert phosphores-
cent, donnaient à toute sa personne un aspect
terrible.

Toujours prêt à la guerre, soit qu'assis sur la
Pierre noire du sacrifice, il promenait son regard
de lynx sur l'Océan, épiant les voiles qui pas-
saient dans le voisinage, soit qu'étendu dans
son repaire sur une peau de bœuf, il mit son
blasier à se gorger de viandes saignantes ou à
boire à longs traits l'hydromel enivrant dans une
corne de rhinocéros portant une inscription ma-
gique tracée par le "cerwid" en caractères mys-
térieux, jamais il ne se séparait de ses armes.
Ses javelots et son bouclier d'osier étaient à
portée de sa main, une hache pendait à sa cein-
ture, et sa main s'appuyait sur son "skein" ap-
pliqué sur sa cuisse.

Aucun chef n'osait se mesurer avec lui ; telle
était sa force que, d'une main, il arrêta un
taureau en le saisissant par la corne, et qu'il
étouffait entre ses cuisses un cheval indompté.

Terrible sur terre dans les combats, où son
javelot perçait les boucliers revêtus de sept cuirs
d'acier et sa hache faisait voler au loin les
bras et les têtes, il était plus terrible encore
quand, à travers les vagues hurlantes, il faisait
bondir à travers des bouillonnements d'écume son
boat de guerre armé d'un éperon d'airain et dont la
poupe relevée, peinte en vert et en rouge, re-
présentait un monstre marin dévorant un en-
fant.

Malheur aux vaisseaux qui osaient l'attendre
ou qui, leurs voiles gonflées par le vent, ne fuy-
aient pas assez vite ! L'éperon ouvrait dans leurs
flancs une large blessure ; avec un hurlement
qui dominait le tumulte des vagues, O'Mahoreg
s'élançait dans le navire abordé, le sang rougis-
sait le pont, les cadavres s'entassaient sur les
cadavres, puis le pillage suivait le massacre :
marchands et prisonniers passaient dans le
"boat" du forban ; le vaisseau, abandonné à
lui-même, sombrait sous le linceul bleu de l'O-
céan ; les captifs, chargés du butin de leurs
vainqueurs, montaient la côte escarpée condui-
sant au "rath," pour y subir un long esclavage,
et le lendemain le sang de l'un de ces malheu-
reux désigné par le sort rougissait, au sommet
de la montagne, la pierre noire du sacrifice.

Au nombre des premiers esclaves enlevés par
le hardi pirate, il en était un de la perte duquel
il ne pouvait se consoler, un pour lequel il eût
donné et ses haches les plus belles en basalte
poli, et son manteau de peaux de renard, et son
palais, et la moitié de son "rath," et son
"boat" effilé à l'éperon d'airain.

Parfois, la nuit, il le voyait en songe, et alors
il s'éveillait, se frappant la poitrine et rugissant
comme un tigre blessé.

Parfois, dans la profondeur des bois, il lui
semblait l'apercevoir passer comme un fantôme,
et alors, oubliant la bête fauve qu'il poursuivait
l'épieu à la main, il se lançait sur les traces de
cette apparition, déchirait ses habits et ensan-
glantant ses mains dans les halliers pour s'em-
parer de cette ombre insaisissable.

Parfois, du haut du "kairn," son œil croyait
distinguer sur les flots une barque conduite par

un blond jeune homme aux yeux bleus et au re-
gard inspiré, dont la voix commandait aux flots,
et alors il se ruait vers le rivage, sautait dans
son "boat," et, se courbant sur les rames, épui-
sait ses forces pour atteindre l'esquif imagi-
naire.

Puis, la nuit venue, il rentrait sombre et
muet, et ses guerriers s'écartaient avec crainte,
redoutant les effets de sa fureur malade dont
plusieurs de leurs compagnons avaient éprouvé
les terribles effets.

Femmes et enfants se cachaient tremblants
dans leurs cabanes, en répétant tout bas :
— "L'ardriag" a vu Patrick.

Et lui, rentrant dans son palais, éparpillant
sur le sol les lingots d'or entassés dans son trésor,
les foulaux aux pieds et maudissait les dieux
qui l'avaient poussé à accepter la rançon de cet
esclave dont le nom seul allumait sa fureur.

Qui donc était Patrick ?
Alors qu'O'Mahoreg l'avait enlevé dans une
barque chassée par la tempête sur les rivages du
sauvage comté d'Antrim, c'était un tout jeune
homme, âgé de seize ans à peine et né sur les
côtes de France, dans la ville de Boulogne, de
parents chrétiens, justes et craignant Dieu.

Pauvre, mais illustre, sa famille était alliée
par le sang au grand saint Martin, évêque de
Tours, au pays des Francs. Des signes d'en
haut avaient désigné l'enfant dès son berceau
comme un de ses êtres favorisés sur lesquels le
ciel répand ses grâces avec une merveilleuse
abondance.

Martin avait béni en lui un futur apôtre, et
ses premières années s'étaient écoulées dans la
pratique de toutes les vertus.

Pourquoi le féroce "ardriag" avait-il épar-
gné, seul de tous ses compagnons, cet adoles-
cent si frêle, sans autre cuirasse qu'une blanche
robe de lin, et qui, debout à la poupe de son es-
quif, au lieu de se défendre, chantait des paroles
mystérieuses dans une langue inconnue ?

Pourquoi ne lui avait-il pas plongé dans la
poitrine son "skein" rougi et fumant ? O'Ma-
horeg ne le comprenait pas lui-même ; un bras
invisible avait arrêté sa main déjà levée, et au
lieu d'immoler Patrick à sa fureur il l'avait con-
duit à son "rath," avait fait raser les longs che-
veux qui, en cascade d'or, tombaient sur ses
épaules, et l'avait envoyé garder ses troupeaux
comme esclave sur les pentes gazonnées du pla-
teau, à la lisière des grands bois et des marais
tourbeux étendus au pied de la montagne.

Pendant trois années, l'étranger avait, sans
peu se plaindre, rempli tous les devoirs de sa misé-
rable condition.

Sous sa conduite, les troupeaux prospéraient
d'une manière merveilleuse ; jamais il ne leur
arrivait malheur ; les maladies semblaient s'en
écarter ; les loups dévorants, loin de les atta-
quer, paraissaient les fuir.

Et cependant, le gardien ne s'entourait pas
de chiens féroces : on ne le voyait jamais armé
de l'épieu durci au feu ; sa main était inhabile
à manier la fronde.

Il priait, recueilli en lui-même, et causant
avec Dieu dans la solitude ; jamais il ne se mê-
lait aux joies tumultueuses de ses compagnons
pendant les jours de fête ; jamais il n'avait
trempé sa levre à la coupe pleine d'hydromel,
cette liqueur pétillante d'où naît l'ivresse.

Sérieux et doux, il écoutait, tâchant de com-
prendre la rude langue des habitants de la verte
Hibernie ; ou bien, les yeux fixés sur les ins-
criptions hiéroglyphiques en signes "Ogham," il
s'efforçait de déchiffrer le sens caché de ces mys-
térieux caractères.

Un jour vint où il put facilement s'exprimer
en irlandais, et les guerriers du "seph" furent
tous étonnés de l'éloquence pleine de force avec
laquelle il parlait d'une religion inconnue.

Quelques mois s'écoulèrent encore ; un matin,
au lieu de partir pour la forêt, le berger demeura
debout et tête nue devant la porte du palais ;
d'une main, il tenait une motte de terre, et de
l'autre un oiseau dont les ailes étaient attachées.

Quand O'Mahoreg sortit, il le vit dans cette
position et dit :

— Que demande mon esclave ?

— Seigneur puissant et redouté, ton humble
serviteur ose se présenter devant toi pour im-
plorer sa liberté.

— Et quelle somme d'or ou d'argent me pro-
poses-tu pour ta rançon ? s'écria O'Mahoreg mis
en belle humeur par l'impudence de ce misé-
rable porcher couvert de haillons, et si pauvre
que souvent, pour assouvir la faim qui le dévo-
rait, il s'était vu obligé à ramasser les glands
sous les chênes et à les disputer à son ignoble
bétail.

Toutefois, au lieu de s'enfuir en rougissant de
confusion, le jeune étranger demeura à la même
place en répondant :

— Que mon seigneur fixe lui-même le prix
auquel il m'estime ; je m'en rapporte à sa ma-
gnanimité.

Cette fois "l'ardriag," qui amusait une aussi
grande stupidité, partit d'un éclat de rire, et
prenant sa barbe à deux mains s'écria, de ma-
nière à être bien entendu de tous ceux qui
étaient présents :

— Par ma barbe que je touche et par le puis-
sant des dieux connus ou inconnus je m'en-
gager, le jour où ce jeune homme m'apportera
dix livres d'or pour sa rançon, à le délivrer
comme je délivre cet oiseau en coupant les liens
qui enchaînent ses ailes ; mais aussi je promets
et jure que si, avant trois jours, la rançon pro-
mise n'est pas comptée, cet audacieux mourra
dans les plus cruels tourments.

Et prenant la motte de terre dans la main du
jeune Français il la pulvérisa entre ses doigts et
en lança la poussière au vent.

De tous les serments par lesquels un Irlan-
dais put engager sa parole, il n'y en avait pas

de plus redoutable que celui par lequel O'Ma-
horeg venait de se lier.

Aussi, lorsque le soir même, à l'heure où
"l'ardriag," avant de commencer son repas,
faisait ses ablutions près de son palais sur la
place où se trouvaient réunis presque tous les
guerriers du "rath," Patrick se présenta de
nouveau devant lui, en disant :

— Maître, j'apporte ma rançon !

O'Mahoreg, n'osant plus lui retirer sa pro-
messe, s'écria-t-il avec colère :

— Voyons cet or ?

En présence des guerriers, Patrick vida les
pépites brillantes apportées dans son panier ; il
y avait au-delà du poids exigé.

— Où donc as-tu trouvé cette fortune ? s'écria
"l'ardriag."

— J'ai prié mon Dieu de me la procurer pour
te satisfaire, répondit simplement Patrick, et
dahs sa miséricorde il a permis que les pour-
ceaux que je gardais missent à nu ce métal pré-
cieux au pied du chêne sous lequel j'étais assis.

— De l'or sous mes chênes ! rugit le géant ;
c'est plus qu'il me faut pour devenir "amar-
driag" (chef suprême) de tous les "seps" calé-
doniens, armer une flotte à laquelle rien ne
pourra résister et rendre tous les rivages que
baignent les mers ou les fleuves tributaires de
ma puissance. — Va donc en liberté, toi, né dans
une province maritime de la Gaule ; pars à
l'instant, et dis à tes compatriotes qu'ils se pré-
parent à recevoir ma visite et à venir te rem-
placer dans la garde de mes troupeaux.

Autorisé à quitter le "rath," Patrick se hâta
de courir au rivage, de détacher un canot, et,
avec l'aide de deux chrétiens rachetés comme lui,
de s'éloigner de cette côte inhospita-
lière.

Il savait bien que ce n'était qu'à contre-cœur
que "l'ardriag" remplissait sa promesse, et que
si le géant eût eu auprès de lui son sorcier ou
son "derwid," qui, par une faveur spéciale de
la Providence, étaient absents en ce moment,
il aurait bien trouvé moyen d'é luder sa parole
et de resserrer les liens de la captivité d'un es-
clave capable de découvrir les trésors cachés
dans les entrailles de la terre.

Le fugitif chrétien ne se trompait pas en
comptant peu sur la bonne foi du féroce O'Ma-
horeg et en exhortant ses compagnons à se cou-
cher sur les rames pour échapper au plus vite à
sa vengeance.

L'esquif n'avait pas encore disparu à l'horiz-
on, lorsque, dit la légende de saint Patrick,
Lugdaël, le prêtre des faux dieux, et Dichu, le
magicien, avertis par le diable auxquels ils ap-
partenaient corps et âme, accoururent au rath
et se précipitèrent dans le palais en déchirant
leurs habits, frappant leur poitrine et s'écriant :

— Oh ! maître, qu'as-tu fait en accordant la
liberté à Patrick, ton esclave enlevé sur les
côtes de France ? Vole à sa poursuite, ramène-
le, lui et ses compagnons ; fais couler leur sang
sur l'autel du Destin tout-puissant ; ce sont les
ennemis de ta puissance et de nos dieux : s'ils
échappent à ta juste vengeance, tremble, ô roi,
tremble ! Un grand malheur est suspendu sur ta
tête, car voici ce que disent nos dieux irrités et
les paroles qu'ils nous ont chargés de te répé-
ter :

— Il viendra un homme dont la tête sera ra-
sée en forme de cercle, un bâton courbé à la
main, dont la table sera à l'orient de sa maison,
et son peuple se tiendra debout derrière lui, et,
étant à sa table, il chamera des choses inouïes
et tous ses serviteurs répondront :

— "Ainsi soit-il ! Ainsi soit-il !"

— Or, quand cet homme sera venu, il détruira
vos dieux, renversera leurs temples et leurs
autels, entraînera la foule sur ses pas, soumet-
tra à son empire les rois qui lui auront d'abord
résisté, si, prévenant de si grands dangers, ceux
ci ne le tuent les premiers.

— Malheur à moi ! rugit le géant, trois fois
malheur à moi qui ai si imprudemment rendu
la liberté au rival inconnu qui favorisait le Des-
tin ! Compagnon, il y va de notre salut à tous ;
courons au rivage et que la vague bouillonne
sous la proue de nos canots.

Et tous, comme une avalanche, se ruèrent
vers les "boats" rapides amassés sur la grève
penchée ; mais, quand ils arrivèrent, le soleil
couchant, déployant sur les flots son manteau
de pourpre, leur montra l'océan désert : la barque
de Patrick avait disparu dans les brumes loin-
taines.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis ce
jour fatal, mais le repos n'était pas rentré dans
l'âme de "l'ardriag," et toujours il se rappelait
avec crainte l'étranger qui, un jour, devait re-
venir, ramené par les inflexibles destins.

O'Mahoreg avait raison de craindre : les temps
marqués approchaient.

De retour dans sa patrie, le jeune esclave
avait revêtu la robe du moine ; ses cheveux re-
poussés étaient de nouveau tombés sous le fer ;
de leur opulente abondance, il ne conservait
plus sur sa tête qu'une couronne dorée ; il était
prêtre, et, se souvenant de l'île où il avait été
esclave, des âmes nombreuses à conquérir à la
foi, il était allé trouver le Souverain Pontife
dans la ville Eternelle pour lui demander la
permission de marcher à la conquête de l'Irlande
païenne. Le représentant de Dieu sur la terre,
approuvant sa généreuse résolution, l'avait sa-
cré évêque, en lui disant :

— Va, mon fils, va faire de la terre des Angles
celle des anges ; marche avec confiance, armé
de la croix, de cette croix à laquelle est attachée
la victoire.

A peine chargé de la périlleuse mission d'é-
vangéliser l'île sauvage sur laquelle il avait d'a-
bord vécu comme esclave, Patrick était parti,
et dès les premiers pas les miracles éclatants
opérés par l'apôtre avaient porté le trouble et

le désespoir dans l'enfer, dont le ténébreux mo-
narque sentait que des milliers d'âmes allaient
lui être ravies.

Le navire qui emportait le saint, assailli par
la tempête dès sa sortie du port, était, raconte
la chronique, sur le point d'être englouti sous
les flots à cause, disaient les matelots, de l'ex-
cès de son chargement ; Patrick devina leur vé-
ritable pensée, car en parlant de ce poids trop
considérable ils avaient surtout en vue un autel
de pierre destiné au saint sacrifice.

— Jetez l'autel à l'eau ! s'écria l'évêque.

Et, bénissant la pierre, il aida lui-même à la
précipiter ; mais elle, au lieu de s'abîmer sous
les vagues, se mit à flotter à leur surface et à
s'avancer d'elle-même vers les rivages de l'Hi-
bernie, précédant le navire auquel elle aplani-
sait la route et qu'elle semblait entraîner après
elle.

A partir de ce moment, les miracles succé-
dèrent aux miracles, et le saint, après avoir,
d'un signe de croix renversé un mur qu'une mul-
titude de démons avaient construit autour de
l'île pour l'empêcher d'y pénétrer, débarqua au
port d'Innblurde et planta la croix sur le sol
pour en prendre possession au nom du Christ,
son maître.

Quelques jours après, le sud de la Verte Erin
ayant reçu les premières semences de l'Evan-
gile, Patrick remonta sur son navire pour passer
dans les provinces du Nord.

Mais déjà O'Mahoreg était prévenu.

Ivre de colère, le géant rassembla tous les
guerriers de son "seph" autour de la pierre sa-
crée du Destin, teinte du sang de dix jeunes
chrétiens, égorgés par le "skein" du "derwid"
Lugdaël, et, menaçant ses soldats de la colère
des dieux irrités, leur fit jurer de périr jusqu'au
dernier plutôt que de laisser débarquer cet im-
posteur qui, sous prétexte de leur prêter la
vraie religion, venait leur enlever leur or et leur
liberté pour les jeter dans les fers et les vendre
ensuite comme esclaves.

Enflammés de colère, les hommes du "rath"
s'engagèrent, par les plus terribles serments, à
repousser par tous les moyens l'ennemi des
dieux. Les palissades furent doublées, les
"boats" armés en guerre, les lances aiguisées ;
chaque guerrier fit provision de pierres pour les
frondes, de flèches pour les arcs et de javelots à
la pointe durcie par le feu.

Puis, plaçant des sentinelles sur tous les ro-
chers qui dominent le rivage, ils se préparèrent
au combat.

Le lendemain, sur la mer calme et transpa-
rente, un esquif fut signalé dont les vents gon-
flaient doucement la voile et à la proue duquel
on voyait, debout, un homme seul, vêtu d'une
robe noire, la tête rasée, et d'une main élevant
une croix.

C'était l'enchanteur.

Les guetteurs soufflèrent dans leurs cornes re-
courbées, et à ce signal tous les guerriers, pré-
cédés par leur "ardriag," le "derwid" et Di-
chu, le puissant magicien, descendirent vers le
port en mêlant leurs farouches hurlements au
sourd heurtement des lances sur les boucliers re-
couverts de cuir.

Mais ce fut en vain qu'ils s'élançèrent sur les
bancs de leurs embarcations, en vain qu'ils raidi-
rent leurs bras nerveux sur leurs avirons, les
"boats" demeurèrent immobiles et comme
cloués sur les flots.

L'esquif aux voiles blanches avançait toujours
en dépit des incantations du Dichu, des men-
aces des guerriers, des hurlements du chef, et
bientôt sa proue, glissant mollement sur les ga-
lets, s'arrêta sur le rivage.

À la vue de l'évêque, qui n'était autre que
son ancien esclave, la colère d'O'Mahoreg ne
connut plus de bornes.

— Guerriers, s'écria-t-il, c'est lui ! les dieux
nous le livrent ; qu'il périsse sous nos javelots.
Mais les javelots partis en sifflant se retour-
nèrent et contre ceux qui les avaient lancés, et
vinrent s'enfoncer en tremblant dans leurs bou-
cliers.

— Misérable ! rugit "l'ardriag" en bondissant,
la hache levée, si nos armes de jet sont ensor-
celées, celle-ci du moins...

Il n'acheva pas, car son bras raidi ne put plus
s'abaisser.

Les guerriers, frappés de stupeur, reculèrent
épouvantés.

Seuls, Dichu et le "derwid," obstinés dans
leur superstition, s'écrièrent :

— Homme à la robe noire, tu es un puissant
enchanteur, mais ton Dieu perdrait son pouvoir
près de l'autel du Destin : c'est là que nous te
défions ; accepte notre défi, si tu l'oses.

— J'accepte, répondit Patrick ; vos prétendus
dieux ne sont que poussière devant le mien ;
montons au sommet du plateau, et que votre
confusion soit le salut de tout un peuple.

Alors tous ensemble ils gravirent les flancs de
la montagne et s'arrêtèrent devant la pierre
noire qui suait du sang.

— Dichu, montre à cet étranger ce que peu-
vent nos dieux, commanda "l'ardriag."

Le magicien prononça des incantations ter-
ribles, frappa la pierre noire de son bâton re-
courbé, et aussitôt l'air devint froid comme en
hiver et toute la contrée fut couverte d'un blanc
manteau de neige.

L'apôtre sourit et dit :

— Puisque tu a fait tomber de la neige, or-
donne-lui donc de disparaître !

— Jusqu'à demain, cela m'est impossible, ré-
pondit le sorcier ; mais essaie toi-même.

Patrick entendit sa croix, et la neige disparut
aussitôt sans laisser aucune trace.

Tous les Irlandais furent remplis d'admira-
tion.

Alors, couvert de confusion, le magicien re-
doublant d'efforts, la lumière du soleil s'éteignit,